

Et cependant qu'est-ce que les richesses et le rang, s'il nous manque le bonheur ?

Tel homme qui a travaillé à se faire une fortune et une position, oublie que, même en ce monde, la richesse et les honneurs ne sont pas tout. Qu'importent les mets les plus savoureux, les vins les plus choisis, à celui qui n'a pas d'appétit ? Quo sont les terres et les maisons, les champs et les arbres, si les yeux qui les contempnent sont obscurcis par les larmes et chargés de soucis ?

Si le Seigneur ne bâtit la maison, celui qui l'élève travaille en vain. Si le Seigneur ne garde la cité, la sentinelle ne la défendra pas. En vain vous vous lèverez de bonne heure, en vain vous vous coucherez tard, en vain vous mangerez le pain de la vigilance.

Peu de jeunes gens croient ces paroles vraies. Mais combien oseraient les nier à la sombre lueur du crépuscule que riches ou pauvres doivent un jour traverser.

F.-G. TRAFFORD.

Moyasin pittoresque.

Immortalité.

Pendant que j'écrivais, un papillon de nuit, qui était entré par ma fenêtre entr'ouverte, s'est abattu sur les briques de ma chambre. Il s'était probablement fait mal, et il voltigeait par terre, faisant un grand petit bruit par ses efforts pour se relever.

Son bruit m'a fait penser à lui. Moi, qui dans ce moment ne pensais qu'à vous, je me suis dit que s'il parvenait à voler comme de coutume, il reviendrait bien vite brûler ses ailes à la lumière et mourir, et qu'il valait bien mieux le mettre dehors, en liberté, sous les étoiles. Je l'ai poursuivi avec un cornet de papier pour le prendre ; je l'ai pris, et je l'ai mis en liberté.

Pauvre papillon ! nous sommes comme toi, blessés par la douleur, nous nous agitions terre à terre, mais en même temps nous battons des ailes que Dieu nous a faites, l'espérance et la prière, et c'est alors que Dieu penso tout particulièrement à nous. Quand je te poursuivais tout à l'heure, tu avais bien peur de moi, tu croyais que je voulais augmenter ton mal ! Et je ne te poursuivais que pour te sauver ! Et c'est comme cela que Dieu nous poursuit. Mais quand je t'ai jeté dehors dans la sombre nuit, c'est alors surtout que tu as accusé ma cruauté ! Pauvre ignorant ! Cette grossière lumière que tu regrettais t'eût fait mourir, et, au lieu de cela, tu aurais demain un air pur et doux au soleil levant. Cette sombre nuit est l'image de la mort ; quand Dieu nous y jette, c'est pour nous y faire retrouver et la liberté, et la joie au lever de l'éternelle aurore. Voilà ce que je te dis, petit papillon, et voilà ce que vous nous dites, ô mon Dieu ! — *Récits d'une sœur.*

Une page de Prévost Paradol.

Une nation se compose d'un grand nombre d'hommes qui, réunis sous une même loi et voués à une destinée commune, cherchent dans l'agriculture, dans le commerce et dans l'industrie, les moyens de satisfaire aux nécessités de la vie. Au milieu de cette foule courbée vers la terre, habituée au travail, éprise d'un bien-être toujours précaire, un petit nombre d'hommes, à qui le sort a donné assez de loisirs pour être véritablement des hommes, connaît d'autres besoins que ceux du corps, un autre bien-être que celui dont la foule est jalouse, des desirs et des joies qu'elle ignore.

Pour cette race d'élite, les mots de justice, de progrès,

de dignité humaine, ont un sens. Il ne suffit pas au bonheur de ces hommes que les usines travaillent et que le temps soit propice aux biens de la terre. Ils ne sont fiers qu'à demi si un grand nombre d'hommes qui parlent leur langue a tué un grand nombre d'hommes qui ne la parlaient pas. Enfin, ils ne se croient pas libres parce qu'il leur est permis d'aller et de venir, d'acheter et de vendre, de rire et de s'enivrer. Ces hommes dont l'existence bizarre a de tout temps scandalisé le vulgaire, forment ce monde restreint qu'on appelle la classe éclairée d'une nation.

Monde étroit sans doute, mais plein de splendeur et de lumière, le seul habitable pour ceux qui l'ont une fois connu. C'est là, et là seulement que l'humanité a conscience d'elle-même, qu'elle se contemple et s'admire dans sa fleur et se réjouit de sa beauté.

C'est par une fiction convenue qu'un peuple semble parler, agir de lui-même, avec grandeur ou avec génie lorsqu'il cède en réalité à l'impulsion d'une élite intelligente. Un petit nombre d'hommes qui pensent font agir toute une nation comme si elle pensait ; un petit nombre d'hommes qui sentent et qui aiment le grand et le beau font en sorte qu'une nation tout entière se conduise comme si elle était accessible aux mêmes pensées et pénétrée du même amour. Tel est le merveilleux artifice de la civilisation moderne. Il a tant de puissance, qu'il trompe et séduit les plus sages. Je veux dire que cette élite qui conduit ainsi les peuples par une fiction de tous les instants s'enivre de son œuvre et s' imagine follement qu'elle ne fait que suivre, accompagner ceux qu'elle conduit. Il est de beaux jours d'illusion où l'on prête à la foule les nobles pensées dont on se sent rempli ; où, embrassant un fantôme, on dit avec orgueil : — le grand peuple ! la grande nation ! — Ces jours ont leur lendemain.

Pour exciter et mettre à profit le mécontentement du peuple, pour le faire oppresseur à son tour, pour arracher à la classe éclairée la conduite des affaires ; que dis-je ? pour lui imposer silence et pour la réduire à une muette servitude, que faut-il ? Un homme ou une occasion : un homme qui mette son ambition au service de la volonté populaire, une occasion qui mette la force du côté où est l'amour despotique du bien-être et du repos.

Il est des siècles et des pays où il suffit d'un héros de théâtre et de quelques hommes de maucaise vie pour opérer ce grand changement et pour décaper une nation. C'est que la foule, en quête d'un maître, d'un représentant quelconque de sa haine, n'est pas difficile, et qu'elle fouille, pour le trouver, les bons et les mauvais lieux, comme ce prétorien qui soulevant le rideau d'une alcôve, y découvrit un empereur.

PREVOST PARADOL.

(Œuvres inédites.)

CURIOSITES GEOLOGIQUES.

La grotte Mammoth du Kentucky.

Un correspondant du *Courier des Etats-Unis* donne un intéressant récit d'une visite faite récemment par un parti de touristes à la "Mammoth Grotto" du Kentucky.

L'entrée de la caverne est presque au niveau du sol. C'est une ouverture d'environ 30 pieds de largeur. On descend par un escalier dont les marches sont très-irrégulières. Nous traversâmes un petit ruisseau dont l'eau tombe d'un rocher élevé et incliné, et nous nous trouvâmes sous une voûte de 25 pieds de hauteur. De là nous pénétrâmes dans les profondeurs de cette immense caverne.

On trouve près de l'entrée des traces de travaux d'hommes ; c'est